

## PRESENTATION

Patrice FLICHY  
Antoine PICON

En France, l'histoire et la sociologie des techniques ont montré jusqu'ici assez peu d'intérêt pour la dimension de l'imaginaire. Cette indifférence contraste avec la situation américaine et le rôle-clef qu'ont joué des ouvrages centrés sur cet imaginaire, comme le célèbre *The Machine in the Garden* de Leo Marx, qui a servi de source d'inspiration ou de référence privilégiée à de nombreux travaux d'histoire des techniques<sup>1</sup>. Mentionnons par exemple l'étude de David E. Nye sur le sublime technologique américain<sup>2</sup>. Plusieurs raisons peuvent être avancées pour rendre compte de cette dissymétrie dans le traitement réservé à l'imaginaire. Outre-Atlantique, les passerelles plus nombreuses entre champs disciplinaires ont certainement contribué à promouvoir des démarches situées à l'articulation de plusieurs spécialités, littérature et technologie dans le cas de Leo Marx.

Dans un tel contexte, la dimension de l'imaginaire a été fréquemment convoquée afin d'articuler ces différents domaines. L'une des caractéristiques de l'imaginaire semble être en effet de se jouer des frontières traditionnelles entre disciplines et domaines du savoir et de la pratique. Mais il faut aussi faire la part de l'attitude très française consistant à laisser assez systématiquement de côté tout ce qui ne tombe pas immédiatement sous le

---

1. MARX, 1964.

2. NYE, 1994.

sens ou qui paraît moins solide que les dispositifs matériels et les faits socio-économiques. La composante française de l'histoire et de la sociologie des techniques reste en effet imprégnée par une forme de positivisme d'autant plus tenace qu'elle se réclame volontiers de son contraire, de la reconnaissance de tout ce que les faits et les événements ont de construit, souvent de manière rétrospective. Quelque construits qu'ils soient, les faits semblent toujours préférables aux entités fluides que l'on regroupe ordinairement sous le terme générique d'imaginaire. Cette approche qui est particulièrement attentive aux opportunités ou aux alliances que les innovateurs peuvent saisir a fini par faire oublier que les ingénieurs abordaient aussi la conception technique avec des projets ou simplement des intentions.

Une telle attitude rend difficile la saisie des processus d'innovation dans ce qu'ils ont de spécifiquement créateur. L'identification de ce qui fait projet dans la technique risque en particulier d'échapper à l'analyse. En venant donner une forme provisoire à des attentes qui resteraient sans cela trop vagues pour être fécondes, en facilitant le transfert et l'acclimatation de représentations et de modèles empruntés aux domaines les plus divers, l'imaginaire constitue en effet une composante essentielle du projet. Comme le montre Antoine Picon, il donne une apparence presque tangible à des concepts ou des idéaux qui en sont *a priori* dépourvus. Mais ces représentations ne donnent pas seulement à voir, elles nouent de multiples liens les unes avec les autres, ce qui leur confère une portée beaucoup plus large. Notons d'ailleurs que cet imaginaire est généralement collectif, l'une de ses fonctions étant de permettre aux différents acteurs de l'innovation de coordonner leurs actions. Envisagé sous cet angle, l'imaginaire ne représente jamais qu'une des composantes de ce référent partagé sans lequel il ne saurait y avoir de travail commun. La prise en compte du rôle qu'il joue dans les processus d'innovation n'implique pas forcément que l'on ait recours aux concepts et aux méthodes de la psychologie. Ces concepts et ces méthodes sont d'ailleurs absents de ce numéro de *Réseaux*.

L'imaginaire joue également un rôle crucial à l'autre bout des processus d'innovation, lors de l'adoption de la nouveauté technique par le public. Il contribue en effet à rendre possible de nouvelles attentes et de nouveaux usages. On pourrait à bien des égards décrire la réussite d'une innovation en termes d'ajustement ou d'interface qui s'établit entre l'imaginaire constitutif du projet technique et l'imaginaire du public qu'il finit par toucher. L'un des

intérêts majeurs de la prise en compte de la dimension de l'imaginaire par l'histoire et la sociologie des techniques pourrait bien résider dans une meilleure compréhension de la manière dont s'articulent production et réception de la nouveauté technologique. Telle est en particulier la perspective de l'article de Patrice Flichy.

Si la littérature française sur l'imaginaire technique n'est pas très abondante, la recherche dans ce domaine peut en revanche s'appuyer sur la réflexion théorique engagée par Paul Ricœur<sup>3</sup> autour des deux concepts d'utopie et d'idéologie qui constituent non seulement les bornes extrêmes de l'imaginaire social, mais aussi une chaîne dialectique que l'on peut tenter de transformer en spirale. Ce cadre théorique est repris par les deux premiers articles du dossier.

Alors que ces deux papiers examinent, de façon large, les différentes facettes de l'imaginaire technique, les autres textes s'emploient à approfondir l'une des dimensions de cet imaginaire. Vincent Guigueno, à travers l'exemple du phare, étudie comment des représentations communes circulent entre les savants et les ingénieurs. Alors que les ingénieurs anglo-saxons construisent les phares comme des ouvrages isolés chargés de signaler des récifs ou des côtes particulièrement dangereux, les ingénieurs français conçoivent un système global. Ils rabattent sur la mer les mots et les pratiques de l'astronomie et de la géodésie. Ce paradigme du « phare-étoile » constituera pendant soixante ans la base de la politique française de signalisation maritime. Cette approche des grandes visions que l'on trouve à l'origine d'un dispositif technique recoupe les analyses d'Antoine Picon sur l'efficacité des organisations productives.

Georges Ribeill s'intéresse quant à lui aux ingénieurs et à une face particulière de leur activité, leurs écrits sociaux. Ces utopies techniciennes ont un lien direct avec les inventions ou les réalisations de ces ingénieurs. Elles décrivent en effet tout d'abord les usages des dispositifs techniques qu'ils ont mis en place et, petit à petit, dépeignent une société profondément transformée, organisée autour de ces nouvelles technologies. Ces ouvrages ne constituent donc pas on ne sait quel jardin secret des ingénieurs, mais un élément d'une réflexion sociotechnique. La  *cité nouvelle*  qu'ils décrivent permet de donner un surcroît de légitimité à une technique dont ils savent bien

---

3. RICŒUR, 1997.

qu'elle aura du mal à s'imposer tant elle bouleverse des habitudes profondément ancrées. Mais ils sont également persuadés qu'ils contribuent ainsi, par leur activité technique, à résoudre quelques-uns des « problèmes sociaux » de l'époque. Pour comprendre toute la place qu'occupent de telles réflexions dans l'innovation technique, il faudrait également examiner, comme peut le faire Patrice Flichy pour l'époque contemporaine, la réception de tels écrits.

Avec l'article d'Olivier Coutard, on se déplace vers l'aval de la chaîne de l'innovation. Les utopies sociotechniques qui sont présentées dans ce papier viennent non plus des ingénieurs, mais du personnel politique et des modernisateurs sociaux. En imaginant d'électrifier le monde rural, ces acteurs sociaux souhaitent augmenter la productivité du travail agricole, éviter que les paysans ne soient exclus de la modernisation technique et qu'ils quittent ainsi la campagne. Contrairement au téléphone où l'offre a suivi la demande, l'imaginaire électrique a facilité la construction d'un réseau universel, indépendamment d'une expression de la demande. Cependant, les gains de productivité dans l'agriculture, loin de diminuer l'exode rural, l'ont favorisé et, en réduisant l'écart des modes de vie entre la ville et la campagne, l'électricité a au contraire attiré les urbains à la campagne. Dans ce cas, les utopies sociotechniques constituent donc une mauvaise prospective, mais un bon outil de mobilisation.

Si les travaux présentés ici ont ainsi été produits par des acteurs différents du processus d'innovation technique, ils diffèrent également par la période historique étudiée. Vincent Guigueno étudie la première moitié du XIX<sup>e</sup> siècle. Il remet notamment en cause l'analyse traditionnelle de la signalisation maritime qui fait du phare le descendant direct de la lentille développée par Augustin Fresnel. Georges Ribeill s'intéresse à la fin du XIX<sup>e</sup>, et redécouvre un pan de la production littéraire des ingénieurs largement ignoré aujourd'hui. Olivier Coutard centre son article sur la première moitié du XX<sup>e</sup> siècle, il présente une analyse comparée de l'électrification rurale aux Etats-Unis et de la France. Patrice Flichy prend l'exemple de l'internet et se situe donc à la fin du XX<sup>e</sup> siècle. Enfin, Antoine Picon brosse un panorama beaucoup plus large qui lui permet de comparer trois périodes historiques, celle de la Renaissance, celle des Lumières et celle l'époque contemporaine.

En *varia*, on trouvera d'abord un article qui revient sur un épisode peu connu de l'activité scientifique de Max Weber, le projet d'enquête sur la presse

allemande qu'il a préparé au début des années 1910. *Réseaux* a déjà publié un texte de Max Weber où il définissait les grandes lignes de ce projet<sup>4</sup>. Gilles Bastin présente ici, à partir d'une étude de la correspondance du sociologue allemand, la problématique de la rationalisation qui est au cœur du projet weberien, ainsi que la méthodologie envisagée.

Quant à François Jost, il s'intéresse dans sa contribution à la place que l'actualité et plus largement la description de la réalité occupent dans l'économie de la fiction télévisuelle et plus particulièrement dans celle des séries policières des chaînes françaises. Il distingue deux types de séries, à héros unique et à héros pluriel, deux catégories qui renvoient à deux modes d'identification du téléspectateur.

---

4. WEBER, 1992.

---

## REFERENCES

---

MARX L. (1964), *The Machine in the garden: technology and the pastoral ideal in America*, New York, Oxford University Press.

NYE D.E. (1994), *American technological sublime*, Cambridge, Massachusetts, The M.I.T. Press.

RICŒUR P. (1997), *L'idéologie et l'utopie*, Le Seuil, Paris.

WEBER M. (1992), « Le premier des sujets... allocution prononcée en 1910 à Francfort/Main à l'occasion des premières assises de la sociologie allemande », *Réseaux*, n° 51.